

https://www.lexpress.fr/culture/livre/robert-misrahi-nous-sommes-source-de-signification-et-de-liberte_1198856.html

Robert Misrahi: "Nous sommes source de signification et de liberté"

Propos recueillis par [François Busnel](#), publié le 14/12/2012

Que pourrait être une philosophie de la joie ou une philosophie du bonheur aujourd'hui ? Telle est la question à laquelle tente de répondre le spécialiste de Spinoza [Robert Misrahi](#).

Bio-bibliographie

Né le 3 janvier 1926, à Paris, de parents issus de la communauté juive d'Istanbul, Robert Misrahi a grandi surtout près de son père, tailleur du quartier de la Butte-aux-Cailles, sa mère, délirante, étant internée. Agrégé de philosophie à l'issue de ses études à la Sorbonne, il l'enseigne à partir de 1950 tandis qu'il collabore à la revue *Les Temps modernes*. Il poursuit l'étude de Spinoza et l'élaboration de sa "doctrine de vie" personnelle, à travers la relation désir-liberté sous l'horizon du bonheur, démarche dont sa thèse de doctorat (1969) marque un premier couronnement. Robert Misrahi a publié près d'une trentaine d'ouvrages, dont un bref et très fameux (pour des générations d'étudiants des années 1960 et 1970 !) *Spinoza, introduction et choix de textes* paru en 1964 chez Seghers. A recommander et toujours disponibles : *Le Bonheur. Essai sur la joie* (Editions Cécile Defaut) ; *Lumière, Commencement, Liberté (Points Essais)* ; *Construction d'un château* (Points Sagesses), sans oublier son édition critique de l'*Ethique* de Spinoza (Le Livre de poche, Editions de l'Eclat).

Que pourrait être une philosophie de la joie ou une philosophie du bonheur aujourd'hui ? Telle est la question à laquelle tente de répondre Robert Misrahi, né en 1926, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il s'est démarqué de ses contemporains. A l'âge de 16 ans, il rencontre Jean-Paul Sartre. Puis il suit les cours de Vladimir Jankélévitch, Gaston Bachelard, Maurice Merleau-Ponty, avant de devenir lui-même professeur de philosophie et d'enseigner pendant trente ans à la Sorbonne. Autant dire qu'il a formé quelques générations d'étudiants (dont un certain Michel Onfray) ! De Jankélévitch à Onfray, la ligne est claire, il s'agit de rendre la philosophie populaire et compréhensible par tous. On doit à ce spécialiste de Spinoza une passionnante autobiographie dans laquelle il interroge la cohérence de sa démarche, revient sur son itinéraire et sa philosophie. Robert Misrahi est arrivé en studio, à France Inter, avec un immense sourire. Deux soirs durant, il a raconté sa vie, expliqué les concepts qui continuent de guider son existence et défini avec précision ce qu'il appelle "une éthique de la joie". Il venait alors de publier un merveilleux petit livre (*Le Bonheur. Essai sur la joie*) et mettait la dernière main à l'autobiographie qui vient de paraître et que Lire a distinguée comme la meilleure de l'année. Nous reproduisons cet entretien avec l'accord de France Inter.

A 86 ans, vous avez dû l'entendre un certain nombre de fois cette question, très simple et un peu naïve : à quoi sert la philosophie ? Quelle est votre réponse ?

Robert Misrahi. La philosophie sert à vivre. Je ne dirai pas comme mon vieux maître Jankélévitch que la philosophie ne sert à rien et que c'est pour ça qu'elle est importante. Non, je dirai le contraire : c'est parce que la philosophie est absolument indispensable pour bien vivre qu'elle est importante. La philosophie n'est pas quelque chose d'abstrait réservé à quelques érudits. C'est, tout simplement, un effort de réflexion un petit peu plus serré, que tout le monde peut faire s'il a l'intention ferme de réfléchir à sa vie.

Pourquoi le bonheur a-t-il si peu droit de cité chez les philosophes ?

La plupart des philosophes du XXe siècle ne se préoccupaient pas beaucoup du bonheur parce qu'ils pensaient qu'il était préférable de s'intéresser d'abord à ce qui a marqué le XXe siècle : le malheur. La mort, la guerre, la destruction, les persécutions. Je connais tout cela. Nos contemporains, fortement influencés par

Schopenhauer, Hegel, Heidegger ou Sartre, pensent qu'une philosophie tragique est la meilleure qui soit pour exprimer les malheurs de notre temps. Personnellement, je pense exactement le contraire ! Pas par esprit de provocation, mais parce qu'il ne me paraît pas suffisant de dire cela. Il faudrait d'abord se poser cette question : pourquoi nous tous, malheureux ou non, misérables ou non, nous combattons la misère, l'injustice et la guerre ? On ne s'est pas demandé pourquoi. On a pensé que c'était évident. Or ce n'est pas évident.

Ce n'est pas évident ? Alors, pourquoi le faisons-nous ?

Si on condamne la guerre et l'injustice, c'est au nom de quelque chose d'autre. C'est parce que nous sentons bien que ce n'est pas la guerre qui peut être le couronnement de notre propre vie, qui va lui donner un sens. Si nous sommes dans la misère, si nous sommes au chômage par exemple, nous savons bien que misère et chômage sont injustes. Mais pourquoi injustes ? Qu'on le dise ! Injustes parce qu'il n'appartient pas à l'essence de l'existence humaine de vivre dans la misère, la pauvreté, le dénuement ou la maladie. C'est le contraire, précisément le contraire, qui appartient à l'existence humaine, c'est-à-dire vivre dans le confort, le bien-être et la joie. C'est ici que la philosophie doit intervenir. Pour, d'abord, bien comprendre ce qu'est notre désir le plus profond. Il est ce que nous allons appeler, pour commencer, un désir de joie. La philosophie doit commencer par s'interroger là-dessus. Et puis ensuite, elle doit se demander ce qu'elle veut, elle, la philosophie. Que voulons-nous donc, nous les humains ? Personne ne s'interroge là-dessus, personne ne s'interroge sur les grandes valeurs, parce que personne ne s'interroge sur le lien qui existe entre nos valeurs et nos désirs, et notre nature.

Soit. Quelle est notre nature ?

Nous souhaitons construire une autre vie.

Quelle autre vie et pourquoi ?

C'est la bonne question mais avant, il faut nous demander *pour quoi* et *pour qui* nous souhaitons construire une autre vie. C'est-à-dire qu'il faut commencer par décrire ce qu'est un sujet humain. Or, ça, nos contemporains ne le font pas, se contentent de dire : "Il y a des humains dans la misère, et on lutte pour l'opulence." Mais non, ce n'est pas comme ça que ça se passe ! Il y a des individus humains, certes. Qu'est-ce que ça veut dire, "des individus humains" ? Pour faire simple, disons que, premièrement, un être humain est une conscience. Ce n'est pas une tautologie. Une conscience, c'est une conscience de soi. Je ne dis pas une connaissance, bien établie, bien éclairée, bien structurée, qui aurait bien étudié toute une vie ses motivations, non, je ne dis pas cela. Conscience ne veut pas dire maîtrise de soi. C'est une conscience intuitive de soi, de son être au monde, de son existence. Et, par conséquent - tirons tout de suite la conséquence -, une légère distance à soi. Oui, il y a forcément, et pour tout le monde, une légère distance à soi. J'affirme d'abord que nous sommes tous des sujets, mais pas déjà des sujets maîtres de nous-mêmes, souverains, raisonnables, intelligents, heureux... Non, pas du tout : le sujet, c'est l'individu ordinaire, qui peut très bien être ignorant, se tromper tout le temps et être dans la violence ou dans la passion. Il est conscient de sa vie et du fait qu'il désire quelque chose.

Au centre de la nature humaine, il y a donc le désir...

Oui, le désir. Allons plus loin. Si je m'interroge sur les sources de l'action, je m'aperçois - et tout le monde peut s'apercevoir avec moi - qu'on agit toujours pour atteindre un but, pour obtenir un résultat. Le résultat est toujours, ou devrait toujours être, en principe, une satisfaction, légère ou intense, immédiate ou reportée. Mais si on agit, c'est pour obtenir un résultat qui soit satisfaisant. Ce qui veut dire en effet que le désir est l'essence de l'être humain. Spinoza, à la différence de tous les philosophes classiques, est le seul qui explique ceci : le désir est l'essence de l'homme. Mais affirmer cela ne revient pas à dire, comme nos contemporains ou comme Kant ou Descartes, que le désir est le lieu de l'affectivité, c'est-à-dire le lieu qui nous rend passifs, faibles, dépendants, aliénés...

Réhabilitons le désir!

Le désir est beaucoup plus qu'une simple pulsion qui nous pousserait par-derrière. Le désir est notre propre dynamisme, c'est lui qui nous attire vers l'avenir. Les définitions traditionnelles du désir aujourd'hui sont le manque. Avec Lacan, avec Sartre, déjà avec Platon et avec Kant, le désir est un manque. Et tous nos contemporains ajoutent, comme s'ils étaient bouddhistes sans le savoir, que non seulement le désir est un manque mais qu'il ne peut pas être comblé.

Et ce n'est pas vrai ça?

Nous commençons à désirer quelque chose qui nous manque, oui, mais pourquoi ? Afin qu'il ne nous manque plus. Regardez, en ce moment, j'ai soif. Qu'est-ce que je vais faire ? Souffrir ?

Vous avez un verre d'eau, là, sur la table...

J'ai ce verre d'eau face à moi... et je bois... Voilà, je viens de boire : je suis rassasié. Schopenhauer dirait : "Ah, mais quel malheur, vous aurez encore envie de boire tout à l'heure !" Heureusement, parce que tout à l'heure je serai encore vivant ! Revenons sur le désir : il est un manque dynamique qui va nous mener à une complétude. Cette complétude peut être élémentaire, simple -comme le fait de se nourrir, d'arriver au terme d'un voyage que nous avons prévu... - ou plus intense, plus importante, plus vive, plus substantielle. On l'appellera alors : bonheur. Et je me permets cette affirmation qui va paraître paradoxale et qui est pour moi une évidence : tout individu sans exception recherche le bonheur.

J'en connais quelques-uns qui cherchent la souffrance...

Il y en a, mais ils recherchent une satisfaction de toute façon. Tous les êtres humains ont des désirs et tous ces désirs cherchent à être comblés.

Mais ne désirons-nous pas sans fin?

Il ne suffit pas de dire, comme Aristote, que puisque tout le monde recherche le plaisir, la morale consiste à rechercher le plaisir. C'est beaucoup plus compliqué que ça, chacun le sait. Pourquoi ? D'abord parce que nous sommes très nombreux, ensuite parce que nous commençons tous par être peu intelligents. Notre conscience est pressée, angoissée, incomplète, aveugle, narcissique... Bref, elle se trompe tout le temps. La conscience est consciente. Elle ne veut pas savoir qu'elle est libre mais elle le sent bien. A un carrefour, si vous conduisez une voiture, vous savez bien que vous allez choisir une voie. Ça sera sans doute la mauvaise, mais vous l'aurez choisie. Il y a toujours choix et possibilité. Cela veut dire, d'une part, que dans la vie quotidienne nous faisons un peu n'importe quoi ; et, d'autre part, que les autres, en face de nous, font aussi un peu n'importe quoi, ou que parfois ils font comme nous, c'est-à-dire qu'ils veulent comme nous ce qui ne peut pas être divisé. Bref, il y a conflit. Si nous laissons les choses aller, alors il y a conflit entre les humains. Les pessimistes, depuis Hobbes jusqu'à Marx, disent que la guerre est l'essence de l'homme, puisqu'il y a concurrence des désirs. Mais croire cela, c'est s'en tenir à un mode d'existence spontanée. Nous sommes à l'initiative de nos actions. Par conséquent, il ne suffit pas de dire que je suis une conscience, que je suis libre et que je suis désir pour avoir une éthique.

Mais l'existence heureuse est-elle possible ici-bas et non dans un hypothétique au-delà?

Bien entendu qu'elle est possible. Possible mais pas immédiate. Si on prend conscience du fait que notre personnalité, notre désir, celui de tout un chacun, vise l'accomplissement, c'est-à-dire l'accès à la joie, puis l'accès au bonheur, si nous constatons en même temps que dans le courant ordinaire de la vie c'est plutôt l'échec et la déception qui prévalent, alors nous pouvons tirer une conclusion. La voici : il y a quelque chose à faire de nouveau.

Donc une théorie de l'action?

Théorie de l'action et d'abord de l'action intérieure. Il faut d'abord changer l'esprit humain. Il faut d'abord se changer soi-même avant de pouvoir arriver à un plein épanouissement de soi.

Qu'est-ce que ça veut dire "se changer soi-même"?

Ça ne veut pas dire décider de faire n'importe quoi. Je vais employer un mot qui va paraître difficile mais qui ne l'est pas : c'est le mot *conversion*. Il ne s'agit pas de religion, mais bien de philosophie. Il faut que chaque individu fasse d'abord une sorte de conversion intérieure, c'est-à-dire qu'il renverse complètement ses perspectives traditionnelles sur deux ou trois questions fondamentales.

Lesquelles?

D'abord, il faut renverser les affirmations hâtives sur son propre déterminisme. Les affirmations hâtives sur soi qui consistent à dire : "Je suis le résultat d'un déterminisme. Déterminisme par mon corps et déterminisme par mon inconscient." Non, il faut comprendre que nous sommes au contraire source de liberté. Nous sommes source de signification et de liberté.

Niez-vous l'existence de facteurs déterminants sociaux ou culturels?

Le déterminisme social consiste à affirmer qu'il y a des forces extérieures qui s'imposent à nous. Et tout le monde pense désormais que c'est une vérité évidente. On dit que nous sommes soumis à l'extérieur, aux lois de l'économie, par exemple. Mais comment cela ? N'y a-t-il pas une réglementation pour les échanges ? Soit les échanges les plus simples de la vie quotidienne avec une monnaie, soit les échanges un peu plus compliqués, même la spéculation... N'y a-t-il pas une législation ? Or qu'est-ce qu'une législation sinon des décisions qui ont été prises par des pouvoirs humains ou par des assemblées, bien ou mal élues, c'est une autre affaire ? Il y a toujours des législations qui sont des autoréglementations que l'humanité a choisies et qui s'imposent à elle-même.

Première révolution qu'il faut que chacun accomplisse sur soi-même : il n'y a pas de déterminisme. Quelle est la deuxième?

La deuxième, je vais l'appeler la conversion réciproque. Il faudrait plutôt dire la conversion à la réciprocité. Après m'être transformé et avoir compris que nous sommes créateurs de nos valeurs, créateurs aussi des significations... Petite parenthèse : vous êtes en voiture, il y a un panneau routier sur la route : "Tours 200 km". L'idée courante est ceci : sur le panneau il est écrit qu'il y a une ville qui s'appelle Tours et qui est à 200 kilomètres donc je m'incline. Non, sur le panneau, il n'y a rien du tout. Sur le panneau il y a des taches noires sur un fond blanc - ou sur un fond bleu. C'est nous qui donnons à certains signes un sens. La vérité, c'est que nous créons les sens, nous créons nos libertés, nous créons toutes nos actions immédiates, les premières étant naturellement erronées et maladroites. C'est moi qui vais croire que ça vaut le coup de sacrifier tous mes salaires pendant six mois pour acheter une belle voiture. C'est moi qui crois ça, ce n'est pas l'économie ni les usines Renault ou Peugeot. Ça ne s'impose que si j'ai envie. Et je n'ai envie que si j'ai envie.

C'est une invitation à changer la perspective qui est la nôtre...

Totalement. Deuxième conversion, deuxième renversement. Regardez les patrons, les candidats à une élection. Tous considèrent plus ou moins obscurément que les autres sont des instruments pour eux : de bons outils, de bons instruments, de bons marchepieds. Le patron va vouloir que l'ouvrier soit bien rentable, le candidat va vouloir que les électeurs soient bien disponibles et qu'ils votent bien... On va renverser tout cela, c'est-à-dire que l'on va enfin considérer que l'autre n'est pas un objet devant moi et que peut-être il me sera utile. Non. On va comprendre que ce corps humain qui est dans l'espace devant moi a la même conscience que moi, c'est-à-dire une conscience absolue, c'est-à-dire une source absolue de valeurs et de libertés. Il est quelqu'un, il est un sujet. Je vais donc décider désormais d'avoir avec lui des relations de réciprocité et non pas des relations de calcul. J'appelle relations de calcul les premières relations qui viennent entre les humains

qui commencent à construire des sociétés : un groupe rencontre un autre groupe, ils se disputent un champ ou une forêt et ils se font la guerre. Tu me fais la guerre, je te fais la guerre, tu me frappes, je te frappe. C'est la première réversibilité. Puis peu à peu, les humains comprennent, ils inventent le droit, ils inventent la réversibilité rationnelle : je ne t'agresse pas mais tu reconnais que j'ai le droit à la moitié du terrain et inversement, je reconnais que tu as droit à l'autre moitié du terrain. On se donne l'un l'autre la même chose, nous sommes tous en miroir.

Mais j'appelle réciprocité un stade supérieur : on va renoncer à cette dialectique du ping-pong pour une dialectique un peu plus paradoxale, qu'on va appeler "oblativité". Cela suppose de passer à l'affirmation suivante : l'autre est un sujet et en tant que tel je le respecte, je l'admire ou je l'aime, bref, je vais le reconnaître. Alors, je vais essayer de le mettre au centre. Non pas un centre qui va m'absorber, m'annihiler. Nous ne devons pas être l'otage d'autrui : il faut qu'il y ait réciprocité et équivalence absolue, mais il faut quand même faire un effort nouveau pour affirmer l'autre comme sujet absolu, puisque nous ne sommes pas à l'intérieur de lui. Et on va affirmer pourtant qu'il est comme nous une intériorité forte. S'il y a de sa part un mouvement inverse qui se tourne vers nous et qui fait la même opération que nous, alors nous serons comblés, ce sera la véritable réciprocité, ce sera l'amitié, l'amour, ce sera vraiment la société accomplie. Elle est possible, c'est cela que nous voulons.

Pour résumer : cessons de croire que tout est déterminé autour de nous, par l'économie, par la société, par l'Histoire et par l'inconscient, et considérons autrui non pas comme un moyen à notre service mais plutôt comme une finalité en soi.

Absolument.

Et la troisième conversion?

La troisième conversion, c'est de comprendre que notre vie se passe entre la naissance et la mort. Il n'y a pas d'au-delà de la mort, et notre vie n'est pas destinée à la souffrance comme on a voulu nous le faire croire. La souffrance n'est pas notre lot. Ni la souffrance ni la guerre ne sont notre lot, le lot de l'humanité.

Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ceci?

Tout le monde n'entre pas en guerre : il y a non seulement des individus mais aussi des groupes qui se dressent contre la guerre, contre l'injustice. Examinons ce qu'est une souffrance. C'est un mal-être intérieur que nous refusons. Si nous ne le refusons pas, il ne serait pas une souffrance, non ? Lorsque nous avons une sensation qui nous plaît, nous ne l'appelons pas souffrance et nous ne voulons pas la combattre. Si nous voulons la combattre, c'est que c'est une souffrance. Mais pourquoi combattre la souffrance ? Tout simplement parce que ça n'est pas notre état naturel d'être dans la souffrance.

Pourquoi faut-il considérer que notre existence se déroule entre notre naissance et notre mort et pas ailleurs ni au-delà?

Parce que tout ce qui serait ailleurs et au-delà est au-delà de notre expérience. Nous n'en avons pas l'expérience, personne n'en a l'expérience, cette pseudo-réalité est une pure invention. D'une part, il n'y a rien après la mort puisque notre conscience, c'est la conscience de notre corps. Notre conscience est le sommet de notre corps. Une fois le corps disparu, la conscience disparaît. Et de même pour Dieu. Dieu est un concept contradictoire. Nous n'avons qu'une seule vie, et nous devons changer la vie ordinaire qui est décevante et ne répond pas à notre désir. Pour cela, il faut d'abord changer d'attitude : je ne vais plus avoir peur de mourir, je ne vais plus me lamenter de mon déterminisme, je ne vais plus me sous-estimer, je ne vais plus entrer en guerre pour disputer à autrui ce qu'il possède ou convoite. Alors, puisque la souffrance n'est pas notre lot, faisons tout pour être heureux. Faisons tout pour que notre désir puisse s'accomplir pleinement. C'est cet accomplissement que je nomme la joie.

Et le bonheur, qu'en faites-vous?

Commençons par le définir. Le bonheur ne peut pas être simplement défini comme étant un regard rétrospectif que nous jetons sur notre vie pour dire et reconnaître qu'elle a été réussie. Non, ça ne peut pas être ça, le bonheur. Il faut que le bonheur soit une expérience.

Mais que peut être cette expérience concrète du bonheur?

Il faut que cette expérience soit renouvelable, il faut qu'elle soit mon expérience, il faut que j'aie pu la vivre jadis, que je puisse la vivre maintenant, que je puisse la revivre encore. Quelles sont ces expériences qui vont constituer le matériau de ce que je vais appeler bonheur ? J'appellerai bonheur la possibilité que j'ai de vivre ces expériences. Quelles sont-elles ? C'est ce que j'appelle la joie. Mais pas la joie passive, pas la joie n'importe comment. Je regarde les numéros du loto ou de la tombola et j'ai gagné, je suis content. Non. Ce n'est pas à cette joie que je pense, c'est-à-dire à une joie extérieure. Ou bien je me suis battu avec un copain et c'est moi qui ai gagné, je suis le plus fort... Non, ce n'est pas ça. C'est une joie active, c'est la joie de la création et de la contemplation créatrice. Exemple : écouter une musique de Mozart. Comprendre un opéra de Mozart. Comprendre une peinture de Renoir ou de qui vous aimez. Se réjouir de contempler activement une peinture, c'est-à-dire éprouver une grande joie. Victor Segalen, dans une de ses lettres au moment d'un voyage en Chine, écrit à sa famille : "Ici j'éprouve une joie substantielle." Il est clair que pour accéder à l'intensité de joie active et de bonheur créateur que j'indique, un minimum de culture est important. Voilà pourquoi je dis que c'est l'une des tâches fondamentales de la démocratie que de donner à tous une culture philosophique.

Passons de la théorie à la pratique... Vous êtes né en 1926. Avez-vous connu tant de moments de bonheur et avez-vous mené une vie conforme à ce que vous venez d'édicter?

C'est nous qui faisons notre vie. Notre vie est peu à peu construite par notre pensée. Plus précisément : par notre désir, par notre personnalité, par notre désir éclairé peu à peu par notre pensée. Je pense que j'ai réagi au cours de ma vie de façon "volontaire". Mes parents sont des ouvriers, lui tailleur, elle couturière, qui se sont rencontrés à Paris mais viennent de Constantinople, en Turquie. Je suis donc fils d'ouvriers immigrés. Mais en même temps, très vite, lorsque j'ai six ans, ma mère tombe malade et disparaît de mon horizon. A sept ans, je suis orphelin de mère et je vis avec un père qui est au chômage la moitié de l'année. Nous vivons dans une chambre, dans le XIII^e arrondissement de Paris, sans eau. Ce fut une enfance difficile. Et à partir de ce moment, pourtant, j'ai tout de suite réagi volontairement, d'une façon peut-être paradoxale croirait-on, mais d'une façon qui m'a sauvé.

C'est-à-dire?

J'ai commencé à détruire toutes les photographies de ma mère, pour marquer la rupture, parce que je savais déjà que c'était ou elle comme fantôme en moi, ou moi plus tard.

Mais là, vous avez sept ans, donc c'est de manière intuitive, non réfléchie, que vous accomplissez cet acte...

Absolument, la réflexion ne viendra que plus tard, après le bac. Ce qui devenait peu à peu évident c'est que j'avais à m'assumer tout seul. Parce que mon père était affectueux, il s'est bien occupé de moi, mais il était souvent absent et il était inculte. J'ai dû me construire tout seul à l'école communale. C'est grâce à l'école communale que tout cela a été possible. J'avais compris que tout cela ne pourrait être dépassé que par mes propres forces, et mes propres forces n'étaient rien d'autre que celles de tout un chacun : l'attention à l'étude. Ça, ça dépendait de moi comme ça peut dépendre de tout le monde. Puis est arrivée la guerre. J'avais treize ans en septembre 1939. Les municipalités, celle du XIII^e arrondissement par exemple, décidèrent d'envoyer tous les enfants des écoles communales en hébergement à l'arrière pour nous protéger, soit de l'avancée des troupes allemandes, soit des bombardements. Et nous fûmes évacués dans le Maine-et-Loire, dans un château. Moi qui venais d'une vie de chômage, de solitude et de misère, je menais la vie de château ! Mais, à

l'époque, ce n'était évidemment pas la vie de luxe : nous habitions les combles, étions nourris comme ils pouvaient... mais enfin c'était bien. Ce fut une année décisive pour moi - c'est pourquoi j'insiste sur l'idée de volonté : nous fûmes distribués dans différents groupes, et je suis tombé sur un groupe dirigé par, évidemment, la plus belle des institutrices. Entre elle et moi se créa une amitié. Qui n'a jamais été ambiguë. Il n'y a jamais eu de caresses et je ne l'ai même jamais embrassée.

En aviez-vous le désir, le souhait ? Comme tout adolescent aurait pu l'avoir...

A peine. Je savais qu'il y avait là quelque chose d'exceptionnel. Par elle, j'ai entendu parler pour la première fois de De Gaulle, de Mozart, de Romain Rolland... Ma personnalité a pu commencer à se construire, grâce à ma fermeté malgré tout. A un certain moment, le directeur du centre d'hébergement nous donna l'ordre de ne plus nous voir : cette présence constante, ensemble, scandalisait tout le monde. Il n'y avait rien entre nous mais ça scandalisait tout le monde. Nous, nous savions que c'était nous qui avions raison. Alors on ne s'est pas vus pendant deux ou trois semaines et puis après on s'est revus, on a continué. Bref, je veux dire que, et c'est ça qui compte, à 14 ans, pendant une année, j'ai eu l'expérience intuitive, existentielle, forte, de la joie. De la joie parce qu'il y avait une amitié, un travail, un hébergement : un avenir s'ouvrait.

Mais vous étiez aussi un enfant juif... Comment perceviez-vous le port de l'étoile jaune?

Très tôt, je savais que je faisais partie d'une communauté juive. Mais je refusais toute religiosité. A dix ans, je refusais à mon père de faire ma bar-mitsva. Je savais que j'étais juif mais j'étais sans religion. Je ne prononçais pas encore le mot "athée", mais j'étais sans croyance. Ce que je voulais, c'était creuser mes études. Après cette année dans le Maine-et-Loire, je rentre à Paris et qu'est-ce que je trouve ? L'Occupation et l'antisémitisme. Je dois porter l'étoile jaune. En 1941, je décide d'enlever mon étoile. A mes risques et périls car sur notre carte d'identité figurait le mot "juif" et si j'étais pris dans une rafle avec ce mot sur ma carte et pas d'étoile j'étais immédiatement arrêté puis déporté.

Pourquoi donc avez-vous pris cette décision audacieuse et très dangereuse?

Tout simplement, dans la perspective de ce que je vais appeler maintenant le pari pascalien. Je me disais : "Si j'enlève l'étoile, j'ai une chance de plus de m'en tirer, si je garde l'étoile, je suis à peu près sûr de ne pas m'en tirer. Naturellement je risque le pire, mais je risque aussi le meilleur." Alors j'ai pris la décision, tout seul, d'enlever l'étoile. Mais n'allons pas croire que je refusais mon judaïsme. C'était le contraire. Je décidais devant moi-même et à mes propres yeux d'être juif comme je voudrais, quand je voudrais. Et par la suite en effet, une fois que j'ai eu rencontré Sartre, que j'ai écrit dans *Les Temps modernes*, j'ai décrit la situation d'un juif laïc non religieux qui se revendique comme tel. Naturellement, je n'ai jamais refusé mon être juif mais j'ai toujours refusé ce qu'on en dirait de moi.

Quelle leçon tirez-vous de cette expérience?

La liberté existe, mais une liberté spontanée peut être malencontreuse, maladroite. La liberté est toujours là, mais pas toujours la conduite intelligente. La liberté, si elle est aveuglée et si elle est aveugle, si elle a refusé de réfléchir, peut nous conduire à notre péril, à notre mort. Mais elle est aussi une véritable réalité.

Pendant l'Occupation, en 1943, à l'âge de 17 ans, vous rencontrez Jean-Paul Sartre. Quel souvenir gardez-vous de cette rencontre?

Absolument fabuleux. Je préparais mon bac dans un institut privé laïc. Une famille française non juive avait payé mes études dans cet institut. En classe de philo j'avais un professeur extraordinaire, Raymond Polin. Et Polin nous dit un beau jour : "Faites attention, voilà un philosophe important, il va publier quelque chose, prenez-y garde." Paraît L'Etre et le Néant. Je le lis. Et je me dis qu'il faut absolument que je rencontre ce philosophe. Mais je ne connaissais personne. J'ai donc écrit "à Monsieur Jean-Paul Sartre, café de Flore, Paris". La lettre est arrivée et Sartre m'a répondu huit jours après.

Que vous a-t-il répondu?

Il m'a donné rendez-vous. J'ai été le voir au Flore et à partir de là a débuté un compagnonnage. Je le voyais tous les mois. J'étais très intimidé : le jeune étudiant qui parle à son philosophe préféré. Puis, toujours grâce à Raymond Polin, j'ai commencé à lire Spinoza. Spinoza m'indiquait qu'il fallait réfléchir sur le désir et le bonheur mais me gênait parce qu'il y avait le déterminisme. L'Être et le Néant m'apparaissait donc comme l'oeuvre du philosophe de la liberté au XXe siècle. Puis, au fil des années, je me suis autorisé cette grande critique : Sartre est certes un philosophe de la liberté, mais de cette liberté il ne fait rien.

Le lui avez-vous formulé?

Non, je n'aurais jamais osé ! Avec Sartre, ce ne fut pas une rupture mais plutôt l'éloignement tranquille de deux trajectoires. Par fidélité pour une amitié ancienne, j'ai toujours adressé mes critiques à l'oeuvre, pas à l'homme. Sartre ne fait pas le lien entre le problème de la liberté et celui du désir. C'est précisément à creuser ce lien que je me suis attelé toute ma vie, dans mes livres. Peu à peu, j'ai construit une doctrine du désir qui ne ressemble en rien à la doctrine contemporaine.